

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 32

Artikel: Le mari de Suzelle
Autor: Néron, Marie-Louise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194418>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les ouvriers et M. Ruchonnet à tir cantonal de 1868 à Lausanne.

On n'entend plus parler aujourd'hui de l'*Internationale*, cette grande association de travailleurs, qui fit tant de bruit il y a quinze ou vingt ans. Elle avait été fondée à Londres, lors de l'Exposition universelle de 1862, dans une réunion de délégués ouvriers des différentes nations; et en 1866 eut lieu, à Genève, le premier congrès ouvrier, où furent prises diverses résolutions importantes.

L'*Internationale* prit bientôt une extension considérable et vit augmenter chaque jour son influence en soutenant les grèves par des secours pécuniaires. Elle eut un congrès à Lausanne en 1867 et un à Bâle en 1868. Dès 1871, l'association eut encore quelques congrès, mais son importance alla toujours diminuant en Europe.

Mais, ainsi que nous l'avons rappelé il y a quelques mois, un grand réveil se fit dans le monde ouvrier, en 1889, pendant l'Exposition de Paris, où un congrès, composé des délégués de toutes les nations, institua la fameuse démonstration internationale du 1^{er} mai. Chacun sait le reste.

Cela dit, il est intéressant de rappeler avec quelle modération, on peut même dire avec quelle sagesse, les ouvriers de Lausanne, se rattachant à l'*Internationale*, formulaient alors leurs revendications. Les paroles échangées, au tir cantonal de 1868, entre les cinq associations ouvrières de Lausanne et M. Louis Ruchonnet, conseiller d'Etat, qui reçut leurs bannières, nous en donnent un bien bel exemple.

Voici ce que nous empruntons aux *Annales du Tir cantonal vaudois de 1868*, publiées sous les auspices de la Société vaudoise des carabiniers et du comité local :

Ouvriers, leur dit M. Ruchonnet, la liberté, basée sur l'égalité, fera un jour le tour du monde. La liberté, en effet, ne sera complète que le jour où l'égalité ne sera plus un mot, mais une réalité. Et, par égalité, je n'entends pas ces égalités violentes qui abaissent tout, mais celles qui s'imposent par la raison, l'intelligence et le cœur.

Vous avez apporté ici vos bannières, parce que vous saviez qu'elles seraient bien reçues. Soyez certains, en effet, que nous vous rendrons justice aussi longtemps que vous apporterez parmi nous la paix, que vous ne nous apporterez pas le niveau qui coupe les têtes élevées, mais le cric qui élève ceux qui sont en bas.

Après cela, les membres de l'*Internationale* se réunirent sous la cantine et échangèrent entre eux de nombreux discours généralement modérés. Un des leurs, M. Mottier, prononça ces sages paroles :

Le jour est prochain où le travailleur sera le maître; mais expliquons-nous: le maître par son intelligence. Or nous n'atteindrons ce but de nos aspirations que par l'instruction et la moralité. Ce qui nous manque, ouvriers vaudois, c'est la vie de famille, le respect pour la femme et l'amour des enfants. Tant que nous demeurerons ignorants et mauvais pères de famille, nous n'aurons pas le droit de demander notre émancipation. Un vivat à l'ère nouvelle, où l'ouvrier sera capable de représenter la nation, même au Conseil d'Etat.

Un autre ouvrier porta un toast énergique et enthousiaste à la santé de M. Ruchonnet, qui répondit en ces termes :

On a bu à ma santé personnelle. Je vous remercie; mais permettez-moi un conseil. Buvez plutôt à la santé des principes: les hommes passent et les principes restent. Mettez de côté les noms propres. Mais, de plus, mes amis, ne buvez pas aux principes, mais réalisez les principes.

Votre présence ici est un fait dont l'importance n'échappera à personne, car c'est la première fois que les sociétés ouvrières viennent s'asseoir à la table de la nation. Vous êtes dignes de l'occuper. Cette présence ne doit être pour personne un sujet d'inquiétude, car votre devise est *moralité et travail*.

La société se base sur la famille; soyez donc bons pères de famille, élevez vos enfants, et, pour les instruire, devenez savants vous-mêmes, habiles dans vos professions; cultivez aussi les idées religieuses, celles qui élèvent la moralité. Sans cela, mes amis, vous ne trouverez que doute et découragement, et non pas la force qui vous est nécessaire pour l'accomplissement de votre œuvre.

Pour lutter contre le capital, il faut devenir capitaliste, et vous pouvez tous le devenir. Songez à la puissance immense de l'épargne, de l'économie: vous êtes peu, sans doute, réunis ici, mais si vous êtes à la hauteur de l'idée, vous représentez des milliers d'hommes; songez à ce que produirait une cotisation de un centime par jour et par homme? Utopies, dira-t-on. Non, en réalité! Voyez ce tir, ce stand, ce pavillon des prix: tout cela serait incroyable si ce n'était réel; c'est un résultat de l'association, de l'union entre quelques hommes. Egaux par l'intelligence, par la nature, par le droit, proclamez que vous l'êtes de fait. Je bois à l'égalité.

Ce discours est chaleureusement acclamé par les ouvriers.

Un malin au théâtre.

La Chaux-de-Fonds, 5 août 1894.

Monsieur le rédacteur,

À plusieurs reprises, vous avez entretenu vos lecteurs des inconvénients que les chapeaux de dames présentent, au théâtre, pour la grande majorité des spectateurs qui restent tête nue.

Il faut user de ménagements envers les dames, c'est vrai, mais il y a une mesure à tout. Si en échange de ce que j'ai payé pour ma place de parterre ou de pourtour, on ne m'offre que la vue

d'une cathédrale de paille et de nœuds de rubans, j'ai le droit de protester, me semble-t-il. Eh bien, c'est ce que nombre de dames n'ont jamais su ou plutôt n'ont jamais voulu comprendre. Aussi, malgré toute la galanterie dont je suis capable, je ne puis le leur pardonner.

Quoi! pour le seul plaisir d'exhiber une coiffure monumentale, le sexe dit aimable, le sexe que nous avons l'habitude de considérer comme la plus belle moitié du genre humain, se plaît à boucher la vue, à masquer complètement la scène à cet autre sexe, moins beau peut-être, mais bon, généreux, et qui l'adore!... Voilà ce que je n'ai jamais pu comprendre.

Il faut avouer que nous sommes parfois bien débonnaires, nous autres fils d'Adam.

Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que malgré toutes les attaques dont les dames ont été l'objet, dans les journaux, au sujet de ces malencontreux chapeaux, aucune d'elles n'a osé répondre, aucune d'elles n'a trouvé quelque argument valable pour sa défense. Il faut que la cause soit décidément bien mauvaise.

Bref, voici à ce sujet une petite scène qui s'est passée, il y a quelques mois, au parterre de notre théâtre.

Une dame, assise aux fauteuils d'orchestre et coiffée d'un chapeau dont je n'essaierai pas de vous donner la description, ennuyait fort un monsieur placé immédiatement derrière elle. Il entendait, mais ne voyait absolument rien.

Ne sachant comment faire pour pouvoir jouir du spectacle, n'osant pas demander à la dame de vouloir bien enlever le monument dont elle s'était attifée, il imagina un moyen: celui de mettre son tube, qu'il tenait sur ses genoux. Il s'en coiffa donc résolument.

Aussitôt il entend crier derrière lui: « A bas le chapeau! à bas le tuyau de poêle!... » Or comme tout le parterre avait les yeux tournés vers lui, il dut se découvrir précipitamment.

À ce moment, la dame, par curiosité, se retourne, et ne voyant aucun chapeau derrière elle, se laisse intimider par tous ces regards et s'imagina que c'est à son chapeau qu'on en veut. Vite elle l'enlève, et la scène apparaît à l'auteur de ce truc nouveau genre.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, mes salutations bien cordiales.

Votre abonné, B.

Le mari de Suzelle.

L'express de Mulhouse venait de passer, ébranlant, d'un lourd fracas, les rails surchauffés; c'était au mois de mai, par une journée orageuse, la garde-barrière de Sierentz, les manches relevées, son drapeau à la main, demeurait encore immobile, son

grand œil bleu vague, elle semblait écouter les derniers ronflements du monstre qui venait de s'engouffrer sous un tunnel avec un cri strident de bête blessée. La femme était jeune, elle avait dû être jolie, mais le hâle avait bruni son visage, sa bouche s'affaissait aux coins et son beau front commençait à se creuser d'une ride. Elle quitta enfin sa position, et à petits pas se dirigea vers la maisonnette; quelques fleurs communes fleurissaient dans un bout de terrain à côté de petits pois et de salades que la fumée du train mangeait de noir. Elle s'y arrêta un instant, redressant une branche, arrachant une mauvaise herbe. A l'entour, la campagne était belle, il venait par moment des bouffées de vent chaud qui vous apportaient en plein visage des senteurs exquises, car le pays était boisé de sapins qui répandaient une odeur balsamique. Tout à coup, un chant joyeux et claironnant éclata, coupant le charme de ce grand calme, et un superbe coq apparut sur la faite d'une cabane de planche construite en dehors du jardin.

La jeune femme se leva aussitôt, entra dans le volailler et en ressortit avec un demi-sourire tenant à la main un bel œuf tout chaud; vite elle courut à la maison, dont elle franchit le seuil avec empressement.

— Tenez, la mère, dit-elle, votre belle poule blanche a songé que c'était l'heure de votre goûter et elle vient d'y pourvoir.

Et, tout en causant, elle avait jeté quelques branches dans le foyer, et rapproché la bouilloire.

La vieille femme eut bientôt son repas tout prêt.

— Merci, Jeanne, merci, tu es vraiment trop bonne, ma fille, disait-elle à la jeune femme, qui coupait des mouillettes de pain, tout en faisant manger la pauvre vieille, vraiment ce serait à désirer d'être toujours malade, rien que pour avoir le plaisir d'être soignée par toi.

Et, grommelant toute seule, elle ajouta :

— Oh! certes oui, tu méritais mieux que cela.

Si bas que ces paroles eussent été murmurées, Jeanne les entendit; elle se leva vivement pour essuyer une larme qu'elle voulait écraser entre ses longs cils blonds.

Pour avoir une contenance, elle prit un balai, en donna deux ou trois coups à la chambre qui n'en avait pas besoin, tant elle était reluisante de propreté. Les meubles de noyer ciré brillaient au soleil, et un visiteur eût été étonné, en pénétrant dans cette modeste maisonnette, de trouver non seulement un bon confortable, mais un vieux reste de luxe: chaque chose était arrangée avec goût, depuis le lit à rideaux fleuris jusqu'au bouquet de fleurs coquettement disposé dans un grand vase sur la commode. Aux murs blanchis à la chaux, pas une de ces mauvaises lithographies, comme on en trouve si souvent dans les campagnes, mais un grand portrait assez bien peint d'un homme jeune encore, la figure sympathique. Cet unique tableau paraissait même être l'objet de soins tout particuliers: une épaisse mousseline entourait le cadre pour le préserver de la poussière et des mouches.

Un berceau rustique était placé dans une demi-obscurité et, en le regardant attentivement, on voyait les petits draps blancs se soulever doucement avec un mouvement ré-

gulier produit par le souffle léger d'un beau gros dormeur.

Son coup de balai donné, Jeanne se dirigea vers une grande corbeille, où gisait pélemêle tout un amas de broderies; il y avait des cols, des mouchoirs, des entredeux, des bonnets, le tout bâti et préparé à l'avance. Elle choisit un superbe mouchoir et vint s'asseoir près de la vieille femme.

— Toujours au travail, ma pauvre mignonne, tu te fatigues trop; tu tomberas malade et alors que deviendrons-nous? Pour moi, ça m'est égal, à mon âge, on quitte la vie sans regret; mais tes pauvres enfants, ils n'ont que toi pour gagner leur pain, puisque l'autre...

La jeune femme mit, avec un geste respectueux, sa main sur la bouche de l'ancienne, murmurant tout bas :

— Chut, la mère, ne parlons pas de cela.

— Que je n'en parle pas, gémit la pauvre femme, c'est trop dur à la fin et j'en crève, moi. Ah! si je le tenais le polisson, le gremlin; avoir eu le bonheur de posséder une femme belle, bonne et charmante comme toi et n'avoir pas su la rendre heureuse. Ah! tiens, vois-tu, quand je songe que ce monstre-là est mon fils, en vérité, je suis prête à le maudire.

Jeanne joignit les mains, épouvantée.

— Oh! ne dites pas cela, si Dieu allait vous entendre et vous exaucer, j'en frémis.

— Pauvre douce agnelle, tu l'aimes encore?

— C'est vrai, ma mère, dit gravement Jeanne, et je ne désespère point de le voir revenir un jour à de meilleurs sentiments. Le soir, quand je ferme les yeux, il me semble parfois distinguer, dans le lointain, le tableau d'une existence nouvelle, heureuse et paisible comme les premières années de notre mariage. Je le revois sobre, travaillant, rangé, bon fils, bon époux et bon père.

La vieille avait croisé ses longs doigts maigres.

— Ah! le beau tableau, Jeanne, s'écria-t-elle, si tu pouvais dire vrai.

Les deux femmes se retournèrent pour envelopper d'un même regard de tendresse le portrait appendu au mur. La mère se renversa dans son fauteuil et, soit pour se recueillir ou pour se reposer, elle ferma les yeux.

Bientôt on n'entendit plus dans la calme maisonnette que le bruit rythmé de l'aiguille sur le dé, accompagnant le souffle léger du bébé endormi.

(A suivre.)

L'hussié et lo menistrè.

Quand on préparè oquie po dâi dzeins, on sè met ein quatro se sont bounadrâi; mâ se ne sont qu'on part, seimblie que n'est pas la peina.

Noutron menistrè est on bin bravo hommo, bon po lè pourro et qu'a adé onna bouna réson à vo derè quand vo lo reincontrâ; mâ l'est bin damadzo que la demeindze ne pouèssè pas mi débitâ son prédzo. Ah! se l'avâi la tapetta dè ecliâo qu'ont fé lè toste à la patrie pè lo ti cantonat, cein sarâi on outro affèrè, kâ po dâi lulus, c'est dâi lulus;

mâ noutron bravo menistrè ne quequelhiè pas, s'on vâo, mâ crosè qu'on diablio, que ne fâ pas tant bio l'odrè. Enfin quiet, sein lo mépresî, l'est coumeint on bouébo que ne sâ pas bin se n'aleçon, que ma fâi lè dzeins ne vont pas âo prédzo.

Assebin, stu l'hivai passâ, que n'ia-vâi quasû nion à « l'église, » Djan-Luvi, l'hussié, que dévessâi remèssi, décotâ et recotâ la porta la demeindze, sè peinsâ dè ne pas étsâodâ lo fornet, quand bin fasâi onna cramena. Lè duè premirès demeindzes, lo menistrè ne dit rein, quand bin on lâi dzalâvè; mâ la demeindze d'après, ye fâ à l'hussié, ein saillesseint :

— Mais, dis-moi, Jean-Louis, pour quoi ne chauffes tu plus le temple?

— Oh! à quoi ça sert-y, mossieu le ministre, se repond, pou deu ou trois qui z'y vont!

On hommo que tint bin à sa fenna.

On hommo et sa fenna dussont preindrè lo train po allâ à Lozena.

— Diéro cein cotè-tè ein séconda, se fe âo guintset de la gâra :

— On franc dix.

— Et ein troisièmès ?

— Houitanta centimes.

— Eh bin, bailli-mè onna carta dè séconda por mè et iena dâi troisièmès po ma fenna!

Moralité du tricotage.

L'art de tricoter (ôtez votre chapeau) est la plus noble conquête qu'ait jamais faite l'ingéniosité féminine sur l'immense domaine du pire ennemi de la pauvre humanité : je veux dire l'ennui. Un philosophe a dit que tous les maux de l'humanité lui viennent de ne pas savoir se tenir dans une chambre. Or, pourquoi l'humanité ne sait-elle pas se tenir dans une chambre? C'est parce qu'elle s'ennuie. Donnez-lui de la laine, des aiguilles à tricoter, avec la manière de s'en servir, elle cessera de s'ennuyer, par conséquent de mal penser, mal dire et mal faire. — Oui, madame, oui, mademoiselle, le tricot est le plus moral et le plus sociable de tous les arts. Quand vous êtes seule, il vous tient fidèle et honnête compagnie; quand vous êtes avec des sots, il vous donne la force de supporter leurs sottises. Quand vous lisez un bon livre, qui demande réflexion, le tricot vous induit à réfléchir. Quand votre mari ou votre papa lit son journal à côté de vous et n'interrompt sa lecture que pour vous faire part de ses idées particulières sur la politique, la guerre, les livres, les tableaux, les statues et les mouvements de la Bourse, le tricot comble les vides